PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 21 JUIN 1905 Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

LA MISSION FRANÇAISE

—AU—

Mariage de Guillaume II.

Extrait des Souvenirs inédits du général Caillot,

Chef adjoint de la Mission.

A la fin de février 1881, comme je commandais la 2e brigade de chasseurs du Luné-ville, je fus appelé à Paris par dépêche pour y recevoir une mission des plus agréables.

L'empereur Guillaume Ier, qui avait alors quatre-vingt-quatre ans, mariait son petit-fils, aujourd'hui Guillaume II, et j'étais désigné pour assister M. de Saint-Vallier, notre ambassadeur à Berlin, pour représenter la France aux fêtes du mariage.

J'étais ravi de cette aubaine, qui allait me permettre de voir toute cette cour brillante et un peu de cette armée allemande qui nous avait battus dix ans avant.

Avec moi partirent le commandant Fayet, officier d'ordonnance du président Grévy, et le commandant Rau, de l'état-major.

Tous les pays d'Europe avaient envoyé des membres de leurs familles souveraines.

Le prince de Galles—Edouard VII—beau-frère du prince impérial Frédéric, representait l'Angleterre : le duc d'Aoste, Amédée, représentait son frère Humbert, roi d'Italie, l'archiduc Charles-Louis représentait son frère, l'empereur d'Autriche ; le duc d'Ossuna était envoyé d'Espagne ; le grand-due Alexis venait de Russie, le prince royal Gustave-Adolphe de Suède, le général de division Boucher de Belgique.

Comme je devais me trouver mêlé à eux, j'avais reçu un petit carnet me donnant les noms et la filiation de tous les personnages et généraux allemands que je pouvais rencontrer. Il me fut très utile.

Avant de partir, M. Barthélemy Saint-Hilaire, notre ministre des affaires étrangères, me mit au courant de quelques affaires diplomatiques pendantes pour le cas où on m'en parlerait.

En arrivant à Berlin, le 24 février, je trouve à la gare le lieutenant-colonel de Sesmaisons, attaché militaire, et le capitaine Blanche. M. de Sesmaisons a là une très belle situation et est très attiré, ainsi que sa femme, dans la maison du Prince royal, sans doute pour que Mlle de Sesmaisons apprenne le français aux enfants, comme jadis ma tante à la cour de Russie,

J'apprends que du 25 février au 1er mars il y a chaque jour des diners, représentations de gala, bals, soirées-concerts ; avec cela j'ai de nombreuses visites à faire aux ministres, aux princes et aux envoyés des autres pays.

Je ne suis reçu que chez le maréchal de Moltke ; il s'étonne que, sortant de l'infanterie, je commande une brigade de cavalerie.

En effet, cela ne s'est pas encore fait, mais j'ai quarante-sept ans et beaucoup à apprendre. Il me parle ensuite de notre essai des chevaux de la Plata : il m'en parlera encore une fois, peut-être cela lui trotte-t-il par la tête—il a quatre-vingts ans et cependant, à l'automne précédent, il faisait encore ses 50 kilomètres à cheval aux manœuvres. Bismarck n'est pas à Berlin ; opposé à ce mariage, il boude et est resté dans une de ses terres.

Je ne suis pas reçu chez le ministre de la guerre von Kameke, mais, étant avec M. de Saint-Vallier, nous le rencontrons dans la rue comme il sortait en uniforme de la Chambre des députés.

Aux différentes cérémonies, j'ai eu l'occasion de voir les généraux Bronsart von Schellendorf, von Hoë, Verdy du Vernois, avec lesquels j'ai parlé de leurs ouvrages militaires, surtout des admirables études de guerre de ce dernier.

—

Après les visites viennent les présentations à l'Empereur, l'Impératrice, au Prince royal, au prince Guillaume, le nouveau marié, et aux princes de la famille impériale en bloc. Tout cela au palais dans la même séance.

Une voiture de la Cour, tout en glace, attelée en daumont, précédée d'un piqueur, valets de pied devant et debout derrière, vient me prendre avec M. de Saint-Vallier. C'est la première et la dernière fois que je vais en pareil équipage et dans les rues de Berlin, en grande tenue ! Nous traversons Unter den Linden devant une foule pressée et prosternée devant cette voiture à la livrée de France, qui va à la Cour.

Au palais, une compagnie de la garde rend les honneurs. Quel maniement d'armes ! Quels soldats ! Quelle voix de commandement stridente aiguë, impérieuse, en colère, a ce capitaine.... et tous les officiers, quelle tenue !

On va de salons en salons, de splendeurs en splendeurs ; sans attendre dans chacun, on est présenté à l'Impératrice et Unser Fritz....

Mais sur le seuil de la porte où l'Empereur va vous recevoir, il y a un arrêt. M. de Perponcher est là, qui regarde par la fente de la porte ; enfin, on ouvre à doubles battants.

L'Empereur est là, avec la Légion d'honneur en sautoir, très grand, très fort, un colosse droit, malgré ses quatre-ving-quatre ans.

M. de Saint-Vallier lui adresse un speech, dont il a le texte dans son chapeau d'ambassadeur. L'Empereur écoute gravement, puis répond par quelques mots officiels. M. de Saint-Vallier me présente, et aussitôt il semble qu'il n'y a plus d'étiquette pour l'Empereur, il change de figure, de ton et dit : "Je vous ai fait attendre, monsieur le comte, monsieur le général, c'est que, voyez-vous, j'ai mis le cordon de la Légion d'honneur pour vous recevoir. Mon valet de chambre est là, dans la pièce à côté—nous étions dans une sorte de petite salle à manger, dont tout un côté était tapissé de vaisselle d'or et d'argent—: il a sur son bras les grands-cordons de tous les pays dont je reçois les ambassades et je change pour chacun. En m'enlevant celui d'Espagne, ce maladroit a arraché la bride de mon épaulette et alors il a fallu raccommoder cela avec une épingle. C'est une affaire, et dans un palais ! Voyez vous-mêmes et voilà pourquoi je vous ai fait attendre."

Et l'Empereur nous serre la main.

L'impératrice Augusta est on ne peut plus aimable. Chez Unser Fritz c'est plus cérémonieux et pas long.

Le prince héritier Frédéric commandait les Allemands à Frœschwiller. Guillaume, en télégraphiant cette victoire à la Reine, avait dit : "Unser Fritz" en parlant de son fils.

A un cercle de la Cour, tenu dans le fameux salon blanc, j'ai eu l'occasion de causer avec le prince Frédéric-Charles, fort en viande, barbe en fer à cheval ; le Prince rouge, comme on l'appelait, était en effet en hussard rouge, mais avec des vêtements qui semblaient en drap de troupe, dolman garni de peau de mouton grise et non d'astrakan. Un type de reître, un vrai général, vainqueur de Metz, d'Orléans, du Mans ; il me dit en outre :

—Eh bien, mon chénéral, vous vous empêtez ici, il faudra nous faire visite pour les manœuvres. Là, vous vous amuserez mieux.

Un soir, le prince de Galles—Edouard VII—tout à fait parisien, et causeur de salon, me demande: "Hein! ces Prussiens, ce sont de rudes gaillards : Vous les voyez ici s'amuser, danser, faire la belle jambe. Mais ces gens là travaillent toute la journée. Dès le matin, ils sont à cheval, et c'est dans la belle saison surtout qu'il faut les voir.—Ce que j'admire le plus, lui dis je, c'est ce peuple entier en uniforme, tout ce monde en casque !—Même moi, dit le prince en montrant son casque de général allemand qu'il a sous le bras. Si je ne m'habillais pas comme cela, je n'entrerais pas ici ! Que devient Galliffet ?"

A plusieurs reprises, l'impératrice Augusta est venue me dire un mot. Comme je lui disais à un bal que j'admirais ce palais et ces magnifiques salons, elle sut fort bien me répondre que tout cela était là depuis fort longtemps constamment augmenté et embelli sans que rien ait été détruit.. —fine allusion à nos palais, aux Tuileries, aux pillages subis par tous nos établissements.

Sa fille la grande-duchesse de Bade passait pour une charmeuse, d'ailleurs elle fut extrêmement gracieuse pour moi. "Vous êtes bien jeune pour être général ! Vous l'êtes depuis peu de temps sans doute ? — Depuis quinze mois,—Oh ! alors, j'arrive trop tard pour vous féliciter.— Il n'est jamais trop tard, d'autant que je n'ai jamais eu l'honneur d'être félicité par une Altesse.— Connaissez-vous Baden ? oui, alors vous y reviendrez certainement, c'est un si beau pays que ceux qui y ont été y reviennent toujours ; je ne vous oublierai pas, je vous recevrai dans un an, deux ans, n'importe."

Elle disait bien vrai, beau pays, c'est à Baden que nous allions dans ma jeunesse, en quittant Strasbourg pour les vacances ; que d'heures exquises j'ai passées dans ces forêts !

—

C'est au Kaiserhof que je suis logé ; à côté de moi demeure Kablé, député protestataire, éloquent et écouté : je l'ai eu comme voisin de classe longtemps au collège de Strasbourg. Que de souvenirs !

Je ne mentionnerai ici que peu de choses militaires, me réservant pour m'y complaire plus loin, cependant, je dirai de suite que j'ai admiré la tenue des sentinelles placées devant l'hôtel, leur correction parfaite et leur relève mathématique de jour et de nuit, comme si un géneral les regardait. Et, de fait, j'en sais un qui, la nuit, ne dormant pas, se levait souvent, ayant entendu le pas lourd de ces douze hommes frappant le sol durci de neige, pour aller voir la même régularité, la même discipline.

Nous n'avons pas eu de parade. Les recrues n'étant pas au point, l'Empereur n'a pas voulu les montrer—je l'ai bien regretté —mais j'ai vu défiler toutes les corporations d'ouvriers, au nombre de 50 à 60.000 marchant sur dix de front en colonne profonde, au pas cadencé allemand—ni arrêts ni à-coups. On ne se fait pas une idée de ce spectacle ; cette régularité du pas force la discipline, elle en est la base.—"Là est le secret de leur victoire", a écrit le colonel Fix.

Le prince Guillaume, le fiancé, le matin de son mariage, était, dit-on, à sept heures du matin à la caserne du régiment où il était capitaine. Comme c'est bien prussien ! Et surtout comme c'est bien lui, celui qui devenu Empereur est toujours le même, en tenue dès le matin, le premier soldat de son armée, donnant des alertes de jour et de nuit, celui qui connait ses généraux, sait les juger, les remercier à cinquante-deux ans s'il le juge convenable, les avancer hors tour, etc.! Celui qui est l'âme de son armée !

Le ministre de la guerre, général von Kameke, m'avait convoqué chez lui pour me donner une autorisation pour visiter une caserne. J'y vais le lendemain à dix heures du matin. Je suis reçu par un planton qui prend ma carte et immédiatement introduit auprès du ministre ; sur une table de l'antichambre écrit un sous-officier.

Où sont nos huissiers à chaine d'acier ?

Le général von Kameke est en tenue, entouré d'un rempart de journaux jetés à terre et entassés devant lui à mesure qu'il les a lus :—"Vous me voyez en train de lire tout le mal qu'on dit de moi ; il faut que j'avale tout cela parce que, au Reichsrath, on discute mon budget, et il faut bien que je sache par où on va m'attaquer. Vous voulez voir une caserne ? Laquelle ?—Un quartier de cavalerie de préférence.—Voulez-vous les dragons de la garde ? c'est le plus fier." Et il me signe un carton que j'ai rapporté comme tous les programmes et menus des fêtes.—"Quand voulez-vous y aller ?—Aujourd'hui, deux heures.—Entendu." Ça n'a pas été plus compliqué. M. de Cabrera, fils du chef carliste, 1er lieutenant aux dragons, m'a fait voir son quartier.

J'ai surtout remarqué la tenue des hommes, leur habillement et les stalles pour chaque cheval comme j'en voudrais pour ma brigade de chasseurs. Les chevaux ne sont pas ferrés; une partie de l'hiver ils ne quittent pas les cours sablées et les manèges—c'est une économie de deux mois de ferrure.

Tous ces bals, diners, galas, auxquels j'ai assisté se ressemblent. Il faut un uniforme pour entrer à la Cour; je n'ai vu qu'un Américain en habit. Au dos de chaque invitation sont spécifiées les tenues pour les dames et les militaires, les décorations à mettre en vedette. Les généraux ont des uniformes variés pour la Caur, dont un tout galonné or avec pantalon de drap blanc. L'ensemble est d'une richesse sans pareille.

Je ne m'arrêterai que sur deux soirées seulement.

La première, un grand bal à la Cour après le mariage ; le matin, j'ai reçu la croix de l'Aigle rouge de Prusse, commandeur avec plaque. M. de Saint-Vallier, a eu la grand-croix de l'Aigle noir, il en fut très flatté, on n'en était pas prodigue ; d'ailleurs, il était "persona gratissima.

Ce bal devait être précédé d'une surprise : 1. Cérémonie militaire préparée par le vieil Empereur ; 2. Une danse de hussards de Ziechen, avec costumes du temps de Frédéric II ; 3. Un menuet de l'époque de Frédéric Wilhelm Ier, poudré Louis XV ; 4. Danse de mousquetaires avec des femmes du bord du Rhin.

Tous les danseurs et danseuses étaient princes et hochgeborene de toute sorte, jeunes et jolis—costumes des plus riches.

La cérémonie militaire consistait dans l'exhibition d'une demi-compagnie portant l'uniforme de mousquetaires du grand Frédéric, armés et équipés avec les armes du temps, conservées dans les arsenaux.

Pour les mousquetaires, on avait choisi une cinquantaine d'officiers ayant deux mètres de taille, les plus titrés en garnison au plus près—il y en avait deux cents dans l'armée allemande. Sur un signal de l'Empereur on vit s'avancer cette compagnie de colosses exhaussés encore par leurs immenses mitres qui est encore la coiffure de gala des grenadiers de la garde, tous bien en cadence, ils vinrent se ranger face à la famille impériale. Puis, le capitaine, la canne à la main, fit exécuter un maniement d'armes très compliqué et divers mouvements.

—

Comme l'Empereur me demandait ce que j'en pensais, bien stylé sur ce que l'on peut dire à de si hauts personnages, je lui répondis que j'étais en admiration devant ces hommes superbes, devant la précision de ce maniement d'armes dont les troupes que j'avais vues à Berlin m'avaient déjà donné une idée ; mais surtout ce qui me frappait, c'était que l'instruction de tous ces beaux officiers avait été faite par leur Empereur. Une seule chose était pour moi inexplicable : Quel était le rôle de ce sous-officier qui, au premier commandement, sortait du rang, gesticulait et se livrait, pendant un bon moment, à des mouvements et des contorsions variées avec son arme ?"

L'Empereur me répondit : "Comme instructeur, moi seul, "je suis maintenant bien vieux", j'ai pu leur apprendre tout cela." Il avait reçu cette tradition et, depuis longtemps, rêvait de montrer ces exercices aux jeunes générations. Il l'avait fait écrire, exécuter, et maintenant son rêve était réalisé.—Quant au sous-officier de remplacement, son rôle était de montrer la cadence variée pour chaque chaque mouvement, et il m'expliqua tout en détail.

Je remerciai ce "colosse", lui aussi, pour la décoration qu'il m'avait envoyée—"C'est un petit souvenir, "vous penserez à moi !"

La deuxième soirée que je veux rappeler fut d'un tout autre genre ; comme je m'apprêtais à revenir à Paris en passant par Dresde, je reçus une invitation pour un concert donné par l'Impératrice dans ses appartements ; c'était un grand honneur, je ne pouvais m'y soustraire.

J'eus la surprise d'être assis près d'une Française.—"Général, me dit-elle, je suis Mme de Talleyrand-Périgord, duchesse de Sagan,—fille du maréchal de Castellane—nous sommes en pays de connaissance—on m'a envoyé la jeune fiancée dans mon château près de Berlin et je suis venue lui en faire les honneurs".

Un général son beau-frère était de l'autre côté, esquissant au dos d'un programme, la silhouette d'une dame Artot, une Belge qui chante ; sa voix est superbe mais Mme Artot est d'une dimension monstrueuse en largeur.

—Je ne suis pas général du tout, me dit ce général, je n'en ai que l'habit, je suis le prince de Ratibor, lieutenant dans mon temps comme tout le monde ; j'ai quitté l'armée pour la diplomatie; mais à mesure que l'âge venait, l'Empereur a bien voulu me conférer successivement des grades honoraires ; c'est comme mon neveu Hatzfeld qui est là en major: il n'est pas militaire du tout.

En entendant ce nom de Ratibor, je me rappelai que le général Curély, le grand-père de ma femme, avait été, en 1807, pendant quelque temps commandant de place à Ratibor, mais je gardai ma réflexion pour moi et non pour le président de la Chambre des seigneurs.

Pendant un entr'acte avec souper, l'impératrice Augusta me demande :

"—Aimez-vous la musique ?" Je dois avouer à Sa Majesté que je suis un profane et que je n'aime à entendre que ce que je connais déjà, comme ce morceau de "Carmen" qu'on vient de jouer et la musique que je comprends comme celle des opéras anciens ou italiens ; la musique savante n'est pas à ma portée.—"Celle de Wagner, par exemple, reprend l'Impératrice. Eh bien, moi non plus, je ne l'apprécie pas, mais on ne peut le dire ici parce que tous en raffolent."

Ce fut ma dernière soirée à Berlin et comme ma mission était terminée, je repris le chemin de France pour venir en rendre compte, enchanté de l'accueil que j'avais trouvé partout et d'avoir vu, entendu et appris.

Général CAILLIOT.

REMÈDE POUR LES FEMMES MALADES

ECRIVEZ-NOUS LIBREMENT. Nous voulons que vous nous écriviez librement et franchement, décrivant tous vos symptômes. Nous employons un corps de spécialistes pour maladies de femmes, qui considéreront soigneusement votre cas et vous donneront un avis gratuit. N'hésitez pas, écrivez nous aujourd'hui, donnant l'histoire complète de vos maux, et nous vous expliquerons simplement comment vous rétablir. Toute correspondance est absolument secrète, et la réponse vous est envoyée dans une enveloppe ordinaire, cachetée. Adresse Ladies Advisory Dept., THE CHATTANOOGA MEDICINE CO., Chattanooga, Tenn.

Aux Femmes Qui Souffrent

Voici un moyen sûr, certain et scientifique de vous soulager de toutes vos douleurs, de mettre de nouvelles roses à vos joues pâles, de donner un nouvel éclat à vos yeux ternes, de nouvelles forces à votre corps fatigué, une vitalité nouvelle à vos nerfs affaiblis. Prenez du

Vin de Cardui

Un Remède Certain pour les Maladies des Femmes

Ceci est un extrait médicinal pur, des alcaloïdes actifs de certaines plantes et herbes curatives, qui a une action particulière, spécifique, incitante, adoucissante sur les fonctions délicates et la constitution des femmes.

C'est le plus merveilleux médicament au monde pour les femmes malades et qui souffrent. Il vous rétablira promptement.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de $1.00 la bouteille.

Le désir de l'Angleterre.

Londres, 20 juin — Quoiqu'il soit évident que le peuple anglais aimerait à voir une bataille générale dans la Mandchourie avant qu'un armistice ne soit déclaré, puisqu'il est presque certain que le feld-marechal Oyama remporterait une nouvelle victoire, la presse Associée a reçu l'assurance que le gouvernement anglais n'a donne aucun avis au Japon, ainsi que l'a prétendu le "Novoe Vremya" de St-Pétersbourg.

En vérité le gouvernement n'a fait qu'appuyer le président Roosevelt dans ses efforts pour obtenir une réunion des plénipotentiaires et des termes de paix que la Russie pourrait accepter. Avec les troupes qu'il commande, Oyama est à même d'infliger au général Linevitch une défaite écrasante.

Les mouvements récents des croiseurs anglais en Extrême-Orient sont pris comme une indication que l'amirauté a encore entrepris de notifier les croiseurs Russes que le ministres des affaires étrangères Lamsdorff entend que l'on ne fasse plus couler de navires neutres. Quoi qu'il en soit, les propriétaires de navires sont délivrés d'une grande anxiété.

—o—

Les anglais voudraient voir Linevitch complément écrasé.

St-Pétersbourg, 20 juin — Le "Novoe Vremya" publie aujourd'hui une dépêche d'un de ses correspondants de Londres qui prétend tenir de bonne source que l'Angleterre a conseillé au Japon de ne pas conclure d'armistice.

Ce correspondant ajoute :

"Les Anglais estiment que la Russie n'est pas suffisamment affaiblie et ils espèrent que le feld-maréchal Oyama réussira à détruire l'armée de Linevitch, ce qui serait pour eux une garantie de tranquillité sur la frontière des Indes, car les Russes seraient trop affaiblis pour envahir l'Afghanistan.

"L'Angleterre se verrait donc délivrée du cauchemar qui la hante depuis nombre d'années.

Le "Nasha Shin", journal radical, affirme que le "fantôme d'épuisement suspendu sur la Russie" est réellement le plus sincère ami de la paix.

Ce journal trace un sombre tableau de la misère dans laquelle se débat le 90 pour cent du peuple russe qui vit comme ses aïeux vivaient au 16me siècle et gémit sous le poids de ses dettes constamment augmentées par les nouveaux impôts auxquels entraînent le militarisme et les aventures de l'autocratie.

"La Russie, ajoute ce journal, ne peut plus emprunter pour poursuivre la guerre, et c'est là le secret espoir des partisans de la paix.

"La pauvreté de la Russie doit décider de l'issue de la lutte lors de la conférence des plénipotentiaires".

—:o:—

AU JAPON.

Tokio, 20 juin, 10 heures du matin—La discussion sur la rencontre des plénipotentiaires russes et japonais, chargés de régler la question de paix se poursuit toujours par l'intermédiaire de Washington, et tout semble indiquer que les derniers détails de la conférence seront bientôt réglés.

Les anciens hommes d'Etat et les membres du cabinet japonais étudient en ce moment les conditions qui devront être imposées à la Russie et discutent le choix des plénipotentiaires.

Il est probable que les plénipotentiaires pourront quitter le Japon le 30 juin à bord du vapeur "Empress of India", qui se rend de Yokohama à Vancouver, Col. Britannique.

Dans l'intervalle les opérations en Mandchourie se poursuivent avec activité et l'on s'attend à des événements importants dans le courant de la semaine.

—:o:—

PROGRES DU TELEPHONE.

La Compagnie Cumberland du Téléphone & Télégraphe a émis un compte rendu de ses affaires pour le mois de mai et le progrès net dans le nombre de ses souscripteurs est démontré comme suit :

Nombre de ses souscripteurs le 1er mai 1905....	127,314
Nombre ajouté pendant le mois..... 3,975	
Nombre ayant discontinué pendant le mois 2,370	
Augmentation net pour le mois.....	1,605
Nombre total des souscripteurs au 31 mai 1905...	128,919